

Préparation Bethmale

Couserans

Etroitement associé au Comminges à l'époque féodale, le Couserans avait son propre évêque à St Lizier. Le Couserans aux 18 vallées, terre des « Consorani » ces celtes primitifs, fit partie de la « novempopulanie » romaine et correspondait au bassin du haut Salat.

Les terrains sédimentaires relativement tendres de la zone axiale avec ses schistes, forment des monts très ramifiés

séparés par d'amples vallées. Pays de montagne le plus haut sommet est le pic de Mauberné à 2880 mètres. Cette zone est constituée de vallées : Salat, du Volp, de l'Arize et du Lez.

Au début du 20^{ème} ce pays surpeuplé dont les petites parcelles agricoles ne permettaient pas aux familles de vivre obligera les habitants à trouver des activités de subsistance. Ainsi se développèrent les montreurs d'ours puis les colporteurs de vanille, de pierre à faux, de glace.



La population de l'unique vallée du bethmale ne comptait que 96 habitants en 1990. Cependant elle attirera l'attention des ethnologues et spécialistes du folklore. En effet le costume bethmalais masculin dont la veste de laine écriue est constituée de parements multicolores rappelait des tenues paysannes d'apparat des Balkans.

La vallée est largement ouverte avec des paysages harmonieux composés de versants bosselés parsemés de granges, et des villages aux maisons imbriquées le long de la route.

Bordes-sur-Lez offre une jolie vue sur le plus vieux pont du Couserans et son église romane d'Ourjout. Castillon en Couserans, situé sur une terrasse de la rive droite du lez au pied d'une butte boisée, fait découvrir son parc du calvaire avec la chapelle de St Pierre. Dans ces vallées les villages ont été installés sur les « soulanes », ce terme béarnais désignant l'adret, le versant d'une vallée exposé au soleil.

Géologie

Les Pyrénées du Couserans sont comprises entre le haut pays de Foix, à l'est, et les Pyrénées garonnaises à l'ouest. Les batholites granitiques, ces massifs de roches de grandes dimensions en forme de dôme ou de culot, présentent de vastes cirques à fond plat de type « van » qui sont délimités par de minces crêtes rocheuses, la partie inférieure formant une cuvette lacustre. A ces derniers s'opposent les montagnes primaires de schistes et de calcaires qui offrent une variation liée à l'importance croissante de l'approvisionnement glaciaire : niches, cirques en cuvette, vallées cirques. Ce sont les cirques à fonds plats des massifs granitiques liés à un relief préglaciaire qui ont alimenté les glaciers des vallées les plus importants du Couserans.

Le Couserans n'occupe qu'une partie du versant français de la zone axiale des Pyrénées, et celle-ci est presque exclusivement constituée de matériel primaire, schistes et calcaires. A l'ouest, l'ample dépression longitudinale du Val d'Aran, majeure partie de la zone axiale française, se rattache au bassin de la Garonne.

Les montagnes du Couserans figurent une avant-chaine par rapport aux massifs élevés et compacts du Luchonnais, de la Maladeta ou haute Ariège.

Les glaciers y furent modestes du fait que le Couserans se compose de matériel peu résistant avec un relief à faible altitude, et malgré une forte humidité offrant une alimentation glaciaire très intense. Pourtant il appartient au domaine atlantique avec une humidité accrue par son exposition au nord-ouest dans les hautes vallées. Ainsi Aulus (775 mètres d'altitude au pied de la zone axiale) reçoit 1600 millimètres de pluie et la haute vallée du Salat 2460 millimètres. Cependant le Couserans s'avère une montagne méridionale soumise aux influences méditerranéennes, tel le vent d'Espagne. Il ne possède actuellement ni glacier, ni névé permanent, hormis le couloir englacé sur le flanc nord-est du Vallier.

L'essentiel du territoire est constitué de terrains sédimentaires essentiellement calcaires, argileux et schisteux avec localement des granits dont les plus célèbres ont donné le nom à la roche verdâtre au-dessus de Massat : la lherzolite. Cette roche magmatique de la famille des péridotites affleure près du lac de Lers en Ariège, zone de fracture et surrection jouxtant les dorsales médio-océaniques. La montagne résulte, comme l'ensemble des Pyrénées du choc des deux plaques continentales ibérique et européenne. Les roches sédimentaires, formées au fond des mers, seront portées en altitude et se redresseront parfois à la verticale. Ce sont ces puissants mouvements tectoniques responsables de la formation des Pyrénées qui ont permis à des fragments de la croûte terrestre telle lherzolite de remonter et créer un champ de recherches scientifiques.

La longue période du tertiaire apportera une intense érosion qui réduira la hauteur des montagnes et ouvrira un premier réseau de vallées entre lesquelles s'étendent des surfaces inclinées dont celle qui partant du mont Vallier, puis le cap Bouirex termine sur les montagnes dominant St Girons.

Le Couserans sera célèbre dans l'antiquité et le haut-moyen-âge pour ses carrières de marbres (marbre vert d'Estours, marbre noir veiné d'Aubert à Moulis...)

Histoire

La région fut habitée depuis très longtemps ainsi que l'attestent les vestiges archéologiques dénichés en une multitude de lieux, en particulier les grottes de Volp, qui ne peuvent être visitées. Une cité antique des et fut bâtie par les « consorani », gaulois locaux, sur un promontoire dominant le Salat : « lugdunum Consoranorum », peut être fondée avant celle de St Bertrand de Comminges. Le Couserans passera sous l'autorité de Rome en 121 av JC. et le territoire faisait partie de la vaste gaule narbonnaise pendant l'époque romaine.

Valérius au IV^{ème} apportera la christianisation et deviendra évêque, tandis que son nom sera donné à la montagne emblématique du Couserans : le Mont Saint Vallier.

Lors du haut moyen-âge les invasions se suivirent entre barbares du nord et les maures venant d'Espagne. C'est ainsi que Lugdunum fut attaqué et un certain Licénius, évêque d'origine portugaise, sera un défenseur du VI^{ème} siècle et donnera son nom à la cité de St Lizier.

A partir de 1012 le comte de Foix Bernard Roger se désignera également comte du Couserans. Ces descendants conserveront ce titre qui ne sera plus utilisé au XII^{ème}, le comte de Comminges Bernard 1^{er} s'étant emparé du haut Salat vers 1126-1130. Les comtes de Comminges ouvrirent une période de domination Gasconne et créeront une vicomté du Couserans. Ainsi Roger de Comminges, fils cadet du comte de Comminges et de Samatan, deviendra Roger 1^{er} vicomte du Couserans vers 1180, fondant la maison Comminges-Couserans.

Le territoire sera aussi doté de bastides comme La Bastide de Sérou, en 1252, un quartier de St Girons en 1256, ...La bastide du Salat en 1273. L'évêché du Couserans fera l'objet des convoitises et ambitions des puissants féodaux voisins, comtes de Comminges, de fois ou de Pallars.

Le 14^{ème} se caractérisera par un recul démographique avec la grande famine de 1310, amplifiée par le retour du petit âge glaciaire, puis par la peste noire en 1348 avant la guerre de cent ans et les pillages de routiers.

A la renaissance, lors du renouvellement du traité de « lies et passeries » entre les vallées des Pyrénées centrales le 22 avril 1513 (serment du Plan-d'Arem) étaient présents la Châtellenie de Castillon, la vicomté du Couserans et les villes de St Lizier et de Saint Girons.

Lors de la révolution les députés représentants ce Pays furent Louis Joseph de la Boëssière de Chambord pour le tiers état, Louis Marie de Panetier de Miglos pour la noblesse et Dominique de Lastic de Fournels pour le clergé.

Fin 1789 la création d'un département fut envisagée mais le pays sera jugé trop pauvre pour assurer une administration. Entre la Haute Garonne et la future Ariège, le Couserans choisira le 18 janvier 1790 de signer un protocole acceptant la création du département de Foix et du Couserans que l'Assemblée nationale entérinera le 27 janvier 1790 en créant l'Ariège.

Le sabot

Un sabot fut à sa naissance une chaussure creusée dans un morceau de bois où le pied peut se glisser. Il est apparu entre 1480 et 1520 avec une rapide extension dans les populations du nord et ouest de la France, se diffusant jusqu'au Danemark.

Le terme « sabotte » apparaît dans la langue française au XVIème car il est impossible de fixer avec précision l'apparition du sabot. Selon les linguistes le mot provient d'un terme du XIIème : sabot ou çabot. Plus tard il sera défini comme le fruit de la combinaison de savate dont l'origine est sabbat en arabe désignant une danse bruyante et de l'ancien français bot, masculin de botte. En occitan ce sera « esclop. » Le verbe saboter signifiant « heurter » en ancien français prendra le sens de secouer entre le XVIème et XVIIIème.

Le mot sabotage pourrait venir du au vieux sabot accroché dans les imprimeries qui recevaient les caractères de plomb déformés ou inutilisables. D'autres sources précisent que le mot saboter serait né des actions violentes d'ouvriers grévistes lyonnais du 19^{ème} qui auraient cassé les machines à coup de sabots.

François Fillon fut le premier à utiliser le mot sabot en 1461 dans sa « balade de la grosse Margot. Ensuite Rabelais citera cette chaussure dans « Pantagruel ». Anne de Bretagne épouse des rois Valois Charles VIII et Louis XII sera surnommée par les parisiens « la duchesse en sabots. » Ainsi la chaussure tout en bois aurait pu être connue comme un ustensile de danseur dans des contrées où le savoir-faire prit naissance au XIIème. Cependant son essor populaire n'advint que du temps d'Anne de Bretagne.

Les sabots sont donc des chaussures traditionnelles en bois portées par de nombreuses cultures à travers le monde depuis des siècles. Avec sa semelle en bois épaisse ils protègent le pied de la saleté et des objets pointus, sa solidité et résistance aux intempéries en faisait un choix idéal. Ils permettaient aux agriculteurs de marcher sur des terrains boueux sans s'enliser et offraient une protection efficace contre les éléments et terrains difficiles.

Ils furent dès leur apparition portés par les paysans et ouvriers agricoles en Europe où le bois était un matériau abondant et peu coûteux. Ils étaient prisés par les maréchaux-ferrants et les vétérinaires pour protéger leurs pieds des blessures causées par les chevaux et les forgerons.

Dans les campagnes et une grande partie des villes tout le monde portait des sabots, sauf les enfants qui allaient pieds-nus, et cela perdurera jusqu'à la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Certains paysans fabriquaient eux-mêmes leurs sabots et des anecdotes racontent que les journaliers allant à la recherche de travail, parfois très éloigné, mettaient leur paire de sabots sur l'épaule pour marcher pieds nus et éviter une usure trop rapide.

Saint René est le patron des sabotiers mais l'histoire des compagnons de cette profession n'est pas précisée sous l'ancien régime. Mais le sabot a laissé de nombreux souvenirs, contes et légendes.

Telle cette chanson traditionnelle de l'Occitanie : los esclops

« Hier encore dans l'Armagnac on offrait aux promises de fins sabots de mariage, noirs, jaunes ou bleus, vernis au fer et décorés de fleurs emblématiques. On l'essayait en grande pompe la veille des épousailles. Assise entre ses parents, entourée des donzellons et des donzelles, la fiancée tendait son pied. La première donzelle apportait le sabot, le premier donzellon en chaussait la promise. Et alors, à genoux, le marteau à la main, le fiancé clouait la trousse à la mesure du cou-de-pied, en frappant gaiement sur les petites pointes bleues. Et tandis que la fiancée court-vêtue rougissait, les donzelles demandaient aux donzellons en chantant :

-Dis-nous, dis-nous donzellon, combien t'ont coûté les beaux sabots ?

Et les donzellons répondaient :

Cinq sous de bois, cinq sous de trousse, cinq sous de pointes, comme ils sont tout neufs. »

La fabrication

La fabrication est un art qui débute par le choix du bois. En effet les sabots sont taillés dans un unique bloc de bois encore vert avec une teneur en humidité suffisante, le sec étant trop cassant. Presque partout dans les régions françaises on utilisait le bouleau, le peuplier noir mais surtout le hêtre dur et solide ou le chêne dans les pays montagnards. Il faut trouver des morceaux de bois sans nœuds pour assurer durabilité et confort.

Le bois était abattu à la scie, « le passe-partout » où à la hache d'abattage. Le fût était alors débité en bûcher, coupé aux dimensions du pied.

Ensuite le façonnage s'effectue avec une première mise en forme à la hache. En une douzaine de coups de « doloire » sur le billot, avec des gestes précis, l'extérieur est dégrossi.

Vient alors l'utilisation du « paroir », un long couteau terminé par un crochet que l'on fixe dans l'anneau d'un établi et qui permet de réaliser les arrondis et la forme extérieure définitive du sabot, au niveau de la semelle, du coup de pied et des flancs. L'herminette avec un taillant droit, aussi appelée « tille » permettra de délimiter les contours de la semelle. Le sabot externe est terminé il va falloir le creuser.

Pour creuser l'intérieur des trous seront percés à la verticale à l'arrière. Une « tarière » hélicoïdale ou un « amorçoir » seront utilisés pour réunir les trous puis progresser vers l'avant à l'aide d'une « cuiller de façon à évider complètement le sabot. Celui-ci sera alors creux mais restera inconfortable avec de nombreuses irrégularités. Pourtant cette étape demande une grande précision, car ce travail de sculpture du bois doit être fait avec grand soin pour générer la forme du pied.

Alors intervient une troisième phase de finition avec le raclage puis le polissage avec les « boutoirs » pour le plancher et les bords verticaux, les « ruines ou rouannes, rases ou rogne pour l'extrémité du sabot, enfin les « râpes » viendront parfaire le plancher.

Après ce façonnage une finition sera importante avec vernissage, traitement du bois pour une protection de l'humidité et de tout dommage. Ou bien des sculptures décoratives ou l'ajout de cuir.

Au fil des siècles les sabots ont évolué, ils furent décorés à la renaissance avec motifs et couleurs devenant un symbole de statut social. Avec l'industrialisation la fabrication fut mécanisée toutefois des techniques artisanales sont restées intactes.



Balade en Bethmale du 30.11.25

Ce départ s'effectue dans une obscurité profonde seulement troublée par le jaune maladif des réverbères.

Dans la pénombre et la fraîcheur de cette fin de nuit le bus n'est pas entièrement rempli avec la crainte de conditions météorologiques perturbées semblant avoir découragé quelques habitués(ées).



Une fine pluie couvre le pare-brise tandis que le ciel prend une teinte grise uniforme chargée d'humidité.

La route devient luisante avec des myriades de petits éclats comme de brefs feux-follets. Le long de la voie les feuillages s'agrémentent de coloris chauds du jaune au brun, pour la végétation ayant encore conserver partie de leur frondaison. L'horizon bouché par la grisaille persistante n'augure pas de journée alléchante tandis que l'éclatement des gouttes sur la vitre produit un son monotone entrecoupé d'un très court silence lors du passage sous un pont.

Avec l'aube une légère clarté permet de remarquer des vaches à la robe brune paissant tranquillement dans une prairie revigorée par les pluies automnales.

Dans ce halo diffus, les montagnes au loin apparaissent comme des amas sombres se détachant sur l'uniformité un ciel s'éclaircissant.

Le ballet incessant des essuie-glaces perturbe la vision par la fréquence saccadée du mouvement rythmé et régulier. Quelques nids vides deviennent visibles à la cime de végétaux dégarnis, et sur d'autres ce sont des grappes de gui, formant des bouquets de couleur vert foncé, qui annoncent la perte du végétal par ce prédateur naturel aux boules blanches fêtées pour la nouvelle année.

Les rides de pluie dégoulinent sur le vitrage tandis que des écharpes de brumes s'élèvent, compactes et tendres au-dessus de la chaleur boisée des vallées.

L'étroite et tortueuse route, s'incère dans les vallons entre ces monts caractéristiques du piémont pyrénéen, où les toits très inclinés des maisons sont couverts d'ardoise grises dont les pans se terminent avec une légère courbe courbée au-dessus des gouttières.

Un arrêt dans le village de Castillon-en-Couserans permet de satisfaire à des besoins naturels.

Des volutes blanches planent comme un cotonneux duvet laiteux au-dessus des panels colorés de



ces palettes automnales si intenses et si harmonieusement juxtaposées ou fondues dans un ensemble de douceur visuelle.

Le bus s'arrête à Arrien-en-Bethmale dans la côte menant au village, à quelque pas d'un restaurant renommé où la réservation d'avance est requise.

La remontée vers le village pour une brève visite est annulée pour combler une partie du retard engendrée par la pose « pipi ».



Nous prenons donc la descente prononcée de la voie avant de s'engager sur la droite et suivre la pente en direction du bas du talweg. Cela représente une marche avec amorti de plus d'un kilomètre, avec près de 60 mètres de dénivelé, menant au franchissement du ruisseau le Balamet à Tournac, village gratifié d'un lavoir pittoresque. Sur la petite route il faut contourner les flaques qui s'élargissent avec la fine pluie nous accompagnant et le regard ne peut que

regretter tous ces vers de terre recroquevillés ou blessés sur l'asphalte endommagée.

Après un bref parcours sur une chaussée goudronnée nous prenons un chemin montant sur la gauche. La pente roide s'accroît pour atteindre, près de deux kilomètres plus loin, une altitude dépassant les 800 mètres. L'effort brutal se ressent rapidement dans les jambes et même le souffle devient plus intense, accentuant les battements du cœur. Les foulées se rétrécissent et le cortège s'allonge. Quelques pauses permettent aux derniers de rejoindre le groupe, pour repartir aussitôt, sans permettre de vraies récupérations. Nous sommes sur un GR qui longe le canal d'acheminement d'eau vers la station hydroélectrique de Bordes-sur-Lèze. La canalisation est parfois enterrée et à intervalles réguliers nous passons sur des regards cimentés d'où l'on perçoit le bruit du ruissellement de l'eau indiquant un bon débit et une pente bien étudiée. Elle témoigne de l'ingéniosité des hommes et de l'importance de l'eau, source d'énergie et de vie. Ces cavages ont été conçus pour résister aux conditions environnementales et répondre aux défis logistiques.



C'est une avancée abritée sous les ramures dépouillées des châtaigniers et où les chaussures écrasent les bogues de fruits murs tandis que les pieds s'enfoncent, découvrant parfois le rocher camouflé qui affleure alors. En effet le sol est couvert d'un épais tapis de feuilles se teintant de brun, humidifié par les pluies récentes, qui amortit les pas tout en bruissant faiblement. L'avancée onduleuse dans cet environnement végétal en endormissement, et dans le silence de la nature ensauvagée, conduit au rêve et à la contemplation. Parfois il faut enjamber des arbres couchés en



travers de la voie, présageant d'un entretien très relatif. Nous atteignons ainsi le lieu-dit Bouche où un gîte se distingue par sa cabine téléphonique anglaise rouge, anachronique en ce lieu. Le parcours s'enrichit ainsi d'instantanés acrobatiques pour passer sous le tronc en s'abaissant fortement pour les plus souples ou franchir en s'asseyant sur le tronc puis en passant jambe après l'autre pour franchir l'obstacle.



Au niveau de Bouche nous quittons le Gr qui s'oriente vers une descente très accentuée, pour prendre un parcours qu'internet considère comme vététiste.

Alors commence une longue descente pour descendre à environ 700 mètres.

Il faut se remettre en marche en emboitant le pas dans celui qui précède, alors que les jambes frémissent encore, n'ayant pu récupérer la stabilité et en visionnant avec suspicion l'avancée à venir.

La descente est longue et maintenant les genoux préviennent d'une impatience croissante à cette sollicitation, cela ralentit et allonge le groupe. Les cuisses en position de frein interne chauffent et un besoin de souffler est nécessaire.

Nous nous dirigeons vers le lieudit Tour de Bramevoque sur une sente où le bois mort et les bouts de branches sèches de bouleaux, avec la blancheur de l'écorce, disputent la couverture du sol aux feuilles qui s'amoncellent.

Nous atteignons ainsi des murets délabrés, érigés sur une

butte comme agrippés à la terre.

Ce sont sûrement les vestiges de l'enceinte de cette tour dont la légende locale raconte l'histoire du dragon veillant sur ces ruines. Nous sommes dans un domaine privé, ceint de fils barbelés, mais dont des ouvertures autorisent le passage, à charge de refermer derrière l'entrée de tout le groupe.

Il faut escalader une courte butte, grâce à l'aide de solides mains secourables pour atteindre le plateau, puis éviter les têtes de rochers qui se dissimulent sous les feuilles sèches.

Alors débute une longue procession, sur un étroit sentier de terre de 50 cm de largeur avec des passages techniques demandant attention et précaution. En forte rampe descendante il est parsemé, de cailloux roulants, de pierres dépassant et propices à l'entrave des pieds, de marches permettant de franchir les dizaines de centimètres à chaque fois, des passages raides où le bâton devient l'auxiliaire indispensable, comme celui des bras secourables des accompagnateurs. La publicité pour



le VTT semble bien disproportionnée avec le constat du trajet.

La piste semble interminable dans cet environnement forestier et le bas de la combe si lointain, presque inaccessible. Inlassablement il faut savoir disposer ses pieds car l'humidité du sol amène un délayage de la terre.

Pas à pas l'avancée vers le bas s'éternise avec une fatigue inhabituelle qui vient handicaper la progression.



Chaque abaissement de niveau engendre une pointe dans la cuisse d'appui et la répétition se traduit par une difficulté croissante à lever les pieds, plier les genoux.

L'attention soutenue détourne de la beauté automnale qui nous entoure dans ce sous-bois aux essences végétales multiples et offrant un panel de couleurs chaudes et délicatement intégrées dans un tableau naturel et réjouissant. Une végétation chétive tapisse la pente de ce contrefort à l'ombre (UNAC), de chaque côté de la sente qui serpente et s'enfonce dans cette sylve constituée d'arbustes rabougris ou de fins troncs de noisetiers n'offrant aucune prise solide. Des flagrances d'humus viennent parfumer l'air frais détournant l'attention quelques secondes.

Le glouglouement de l'eau cascade nous indique l'approche du ruisseau, le bas de la pente, enfin !

Le Balamet roule son écume sur sa surface claire, et ses deux à trois mètres de large découragent toute tentative de

traversée, avec un courant qui ne trouve aucun frein et s'amuse à polir l'espace sableux de la berge opposée à celle du flux, pour produire de minuscules plages accueillantes. Le trajet suit le lit du ruisseau en légère élévation et enchaîne courtes montées et descentes pour le franchissement de combes. Et puis apparaît une montée brutale, jaunâtre de sa surface terreuse et délayée par le passage d'une partie du groupe qui semble maîtriser difficilement cette remontée. L'approche de cette difficulté engendre une procrastination tendant à éloigner « le moment », une idée qu'il faut vite contourner pour chercher le moyen de s'accrocher. La volonté devient la seule ressource pour compenser la faiblesse des membres inférieurs, fatigués et en léger tremblement. Une sensation d'être perdu, une angoisse qui trouble l'esprit et doit rapidement trouver une solution. Un instant de solitude avec ses pensées pour seule compagnie, heureusement rapidement submergée par l'aide active et le soutien des hommes forts.



Cependant, perdus dans cette zone totalement inhospitalière il faut bien trouver une solution. L'ascension s'avère plus que délicate et les glissades se multiplient rendant le passage infranchissable. Un besoin de dépasser sa propre capacité connue, mais qui s'avère pour certains (es) un peu utopique devant accepter le soutien solide et efficace de bras salutaires et d'idée qualitative.



Ainsi notre spécialiste du site Rando sort de son sac une corde qui, accrochée à un arbre en surplomb du sentier devenu savonnette, permet d'ajouter la puissance des bras pour s'élever, se hisser décimètre par décimètre, au gré des petites saillies stables pour déposer un pied, puis l'autre. Lente progression, avec des chaussures lourdes et gluantes qui compliquent la levée de jambes épuisées. Mais des bras solides poussent sur les fesses et comme les bons soutiens au rugby hissent le corps du 2^{ème} ligne vers le haut. De poussées

en poussées les pieds atteignent la surface glissante du très étroit sentier déclinant sur cette pente abrupte du versant menant au ruisseau. Souffler et stabiliser les appuis devient l'objectif.

Le cheminement est très ralenti car avancer sur cet étroit passage demande une sécurisation de chaque pas en appuyant la chaussure sur un bâton planté par des accompagnateurs pour éviter le dévers glissant. Un exercice lent pour traverser la dizaine de mètres très dégradée par les piétinements d'une grande partie du groupe et enfin retrouver des feuilles mortes protégeant le sol.

Chaque passage se mesure en minutes et rendent inquiets marcheurs et aidants, un stress qui accentue la difficulté et augmente la fatigue.



Heureusement seuls les pantalons sont un peu couverts de cette pâte gluante et aucun accident est à déplorer. Ces instants de partage intense limitent la prise de conscience d'une aperception, cette déchéance de l'âge et sensation de devenir un boulet pour les autres.

Le chemin devient plus facile et même si la longueur des lignes droites rend l'arrivée toujours plus lointaine, il faut profiter de la vue sur l'à côté de gauche où poussent gaillardement des bouquets de jeunes fougères de types aigles parfaitement dentelées et des scolopendres aux larges et plates



feuilles luisantes. Enfin voilà le pont permettant de franchir le ruisseau.

Le parcours se poursuit entre des maisons annonçant un village jusqu'à rejoindre le cimetière de Bordes et prendre la bordure de la route sur encore près d'un kilomètre avant de rejoindre le vieux pont, à usage des chariots attelés, et pouvant être utilisé seulement par un véhicule peu large.

Une heure 44 pour faire 3,49 km.



Au bord du Lez l'espace est envahi par de petits regroupements pour le casse-croûte car il est près d'une heure et demi et il est temps de se restaurer pour ceux qui peuvent avaler, car le surpassement de soi a parfois rendu l'envie de manger délicate. Il ne fait pas très chaud mais se restaurer sans pluie, allonger les jambes est un réconfort apprécié.

Il faut pourtant rapidement reprendre la route, pour une nouvelle marche pour

les meilleurs et afin de rejoindre le bus sur une petite place, près d'une toilette dans un vaste hangar qui aurait pu nous servir d'abri en cas de pluie.

La visite nous conduit vers un retour sur Arrieu-en-Bethmale pour continuer la montée vers le hameau d'Aret. Une marche d'une centaine de mètres de bonne pente permet de rejoindre l'atelier du sabotier.

Ce métier si typique pendant des siècles est un vestige de la qualification des travailleurs qui depuis le moyen-âge ont acquis et préservés des savoirs, des méthodes de travail sans besoin d'apport de la modernité, et dont la durée de vie des produits n'était pas régie par l'usure programmée pour faire du fric.

L'artisanat a toujours été une source de richesse, en capacité d'apprentissage, de formation des gestes et de transmissions de savoirs, souvent liée à la nature car fruit de la constatation, de l'expérience et non de la seule imagination. Dans cet atelier où des centaines de sabots dégrossis attendent, en forme plus ou moins affinée, l'odeur du bois imprègne le bâtiment.



Notre guide nous présente des ébauches, raconte l'historique des machines françaises conçues par des connaisseurs du métier, et montre des gestes manuels nécessaires à la mise en forme définitive du sabot. Un récital d'expérience qui incite à la réflexion sur notre trajet dans un monde où la valeur du travail disparaît au profit de l'enrichissement par la multiplication de la rente. Ces gestes immuables de façonneurs rappellent obligatoirement d'autres que nous avons vu dans l'enfance et qui avaient la capacité de produire et d'enrichir la nation.



Visiter de tels artisanats c'est rendre hommage, faire un geste de mémoire et de reconnaissance.

Un petit passage dans la salle d'exposition permet de voir des modèles différents entre le sabot destiné au jardinage, le sabot brut ou avec sa pointe comme le « Bethmale » à la belle légende, destiné aux groupes folkloriques, ou des paires à visée décoratives.

Cependant le stock très restreint ne permet pas de réel choix d'achat.



La reprise du bus est accélérée car il faut aller reprendre les marcheurs à Castillon pour prendre le chemin de retour vers Tournefeuille.

Le petit mot n'ayant pu être transmis à « midi », la voie calme et assurée de notre meneur de balade profite du micro pour informer tous les participants.

Il s'agit de l'histoire des Cagots.

Au cours d'une période s'étalant du XIII au

XIX^{ème} siècle, des femmes et des hommes furent victimes de discrimination, et d'une ségrégation dans une aire géographique s'étendant du sud de la Garonne au nord de l'Ebre.

Ces personnes injustement suspectées d'être porteurs de la lèpre, héréditaire (rouge et mortelle) ou blanche (lèpre tuberculeuse pouvant se stabiliser), ou bien descendant de races maudites : goths, cathares, sarrazins... étaient repoussés en marge de la société.

Les formes et l'intensité de cette discrimination ont varié selon les lieux et le temps.

Pour le sud-ouest de la France il s'est agit des cabots ou cabotes, ou bien agote au sud des Pyrénées.

En Béarn, le terme de « crestian »

était le plus répandu, et les chercheurs attribuent ce mot au XIII^{ème}, peut-être un synonyme en gascon de lépreux blanc. Le nom cagot apparaîtra vers le XVI^{ème} lorsque la théorie des origines goths remplacera celle des lépreux. Cagot deviendra une appellation dépréciative occasionnelle. Avec la prononciation ot du suffixe occitan



à la fin, il se traduit par « crotte » ou « petit merdeux. »

Ces termes employés étaient péjoratifs, excluants et employés par les populations sédentaires.

Dès le moyen âge, la réputation de cagots a été engendrée en association à la peur des épidémies de lèpre et aussi de probables craintes religieuses liées à l'hérésie. Toutes les maladies de peau visibles furent assimilées à la lèpre. Elles inspiraient la peur de la contagion car la méconnaissance des maladies induisait une transmission par le contact et une transmission entre les générations.

D'où une isolation de ces personnes hors des villages, phénomène qui empirera avec l'arrivée de gens du voyage auxquels ils furent associés.



Les archives montrent que les familles « cagotes » ont été frappées d'exclusion et de répulsion jusque dans leur quartiers et villages du pays basque et de Gascogne dès le XIII^{ème} siècle.

Ils existèrent aux portes de Toulouse jusqu'au Pays basque, dans le Béarn, la Bigorre et les vallées pyrénéennes, mais aussi le nord de l'Espagne.



Réduits à n'avoir de relations normales qu'entre eux, ils étaient disséminés, vivant par petit groupes de deux à trois familles aux abords des villes et villages. Ils formaient des hameaux appelés « crestianies » puis à partir du XVIème « cagoteries ». Ils s'éparpillèrent ainsi dans environ 137 villages ou bourgs recensés et, en dehors des montagnes, 35 à 40% de ces lieux avaient des cagots. Leur lieu de vie se caractérisait toujours en dehors des murs, à

l'écart des habitants locaux, à côté d'un point d'eau, en des lieux attribués pour leur subsistance et la pratique de leurs métiers.

Les cagots vivaient comme des proscrits, frappés de tabou avec un nombre impressionnant d'interdictions dictées par la superstition, certaines orales, d'autres écrites telles les « fors », lois de Navarre et du Béarn des XIII et XIVème siècle.

Victimes d'une sorte de racisme populaire très ancré localement il leur était défendu sous les peines les plus sévères d'habiter dans les villes et villages où pourtant ils étaient confinés dans des quartiers spéciaux, des hameaux ou villages isolés, souvent d'anciennes léproseries.

Ces hameaux avaient leur fontaine, leur lavoir et parfois leur église.

Ils étaient tenus de porter un signe distinctif, généralement une patte d'oie (Pédauque), coupé dans un drap rouge et cousu sur leur vêtement. Un arrêt du parlement de Bordeaux défendit aux cagots, sous peine de fouets, de paraître en public autrement que chaussés et habillés de rouge. A



Jurançon les cagots étaient forcés d'avoir une figure d'homme sculptée en pierre devant la porte de leur maison.

A l'église, dans de nombreux cas ils entraient par une porte latérale, souvent une petite ouverture au ras du sol appelée « fenêtre des cagots ». Ils ne prenaient l'eau bénite qu'au bout d'un bâton et le curé leur tendait l'hostie au bout d'une planchette. Parfois ils avaient leur propre bénitier, une simple pierre creusée et les sacrements leur étaient interdits en certains endroits, comme pour les animaux.

La naissance dans une famille de cagots établissait la condition de l'enfant pour toute sa vie. Déjà le baptême était célébré sans carillon et à la nuit tombée. La mention « cagot » était portée sur le registre paroissial, et à leur mort ils avaient un cimetière à part. Ils ne possédaient pas de nom de famille, seulement un prénom suivi de « cagot » ou « crestian », cette épithète flétrissante, sur les registres des paroisses et actes d'état-civil.



Ils n'étaient pas admis aux fonctions publiques et ne pouvaient faire la guerre comme combattants car il leur était interdit de porter armes ou outils de fer autres que ceux nécessaires à leur métier. Cependant ils furent utilisés comme charpentiers pendant les sièges.

Ils ne pouvaient se marier qu'entre eux et les villageois ne perdaient pas cette occasion de les moquer lors d'un mariage avec des cris et chants injurieux. Cette endogamie générera des malformations qui augmentera la virulence des « bons citoyens ».

En justice il fallait plusieurs cagots pour valoir un témoin ordinaire, ainsi la loi béarnaise disait falloir sept cagots pour un témoignage. Cependant ils passèrent des contrats, comme celui avec Gaston Phoebus pour la construction du château de Montaner.

Ils avaient l'interdiction de boire aux fontaines publiques et aussi d'utiliser les lavoirs communs

Interdiction d'entretenir aucun bétail, si ce n'est un cochon, et de vendre leur production aux gens du village, en fait une impossibilité de tout commerce.

Ils ne pouvaient labourer, danser et jouer avec leurs voisins et certains métiers, liés à la terre, au feu et à l'eau, étaient prohibés car susceptibles de transmettre la lèpre. Ne pouvant porter aucun objet tranchant ils n'étaient jamais cultivateurs.

En 1606 les Etats de la Soule les empêchera d'être meunier, et l'interdiction touchait tout ce qui avait trait à l'alimentation, ainsi qu'extraire l'huile de noix.

Aussi, le bois et le fer étant considérés non transmetteurs de lèpre au moyen-âge, les cagots devinrent des charpentiers, menuisiers, bucherons, sabotiers, tonneliers ou forgerons suivant les régions.

Ils ne pouvaient qu'être charpentiers en Béarn et bucheron dans le Gers. Excellents dans le travail du bois ils participèrent à la charpente de nombreux édifices, ainsi au XIIIème ce seront des cagots béarnais qui construiront la charpente de Notre Dame de Paris. Dans le Béarn, une liste de travailleurs sur la charpente du château de Montaner entre 1379 et

1398 permet de faire une approximation d'un nombre de cagots entre 600 et 1000 personnes.

Au retour de son pèlerinage à St Jacques un cagot pouvait s'inscrire à la confrérie des charpentiers de son village et cette relégation participera à la création du compagnonnage, mais ils ne furent acceptés que parmi les « compagnons du devoir de liberté », l'une des branches apparues en 1804.





Ils exercèrent d'autres professions comme menuisier, vannier, cordier ou tisserand, mais leur produit devait être vendu en dehors de leur production, sous prétexte d'être « encagotté ». On leur prêtera des talents de guérisseurs, car vivants près des forêts ils avaient une bonne connaissance des plantes médicinales. Et les femmes pouvaient être sage-femmes avec une exclusivité jusqu'au XV^{ème}, même si le pouvoir religieux considérait celles-ci comme des sorcières ayant accumulé des connaissances sur

le corps, les plantes, la prévention et la guérison

Si l'explication traditionnelle dit qu'il s'agissait de familles lépreuses ou de descendants, les cagots n'étaient pas lépreux mais désignés comme tels. Au XII^{ème} une lecture de la bible suivant un sens moral et allégorique fit considérer la lèpre aux théologiens comme figure du péché généralisé. Une vision religieuse sur fond d'ignorance radicale de la maladie s'appuyant sur une terreur entretenue de la population et justifiant une notion de lèpre héréditaire. Mais cela se situait également en une période où des catégories d'exclus tels les fils cadets, les sans terre, ceux vivant à la marge furent rejetés comme les lépreux. Cette assimilation sera maintenue même lorsque l'origine sera oubliée. Au XVI^{ème} une estimation leur attribue dix pour cent de la population locale. Ensuite l'isolement se relâchera au fil des siècles où ils commencèrent à s'intégrer et leur nom de famille sera inscrit sur l'état civil. En 1683 Louis XIV et Colbert, ayant besoin d'argent pour la guerre, proposèrent qu'ils puissent racheter leur affranchissement et un premier cagot sera ordonné prêtre en 1768. La Révolution française leur permit de devenir définitivement des citoyens à part entière.

Le clergé comme l'aristocratie justifiaient ces discriminations jusqu'en plein XVIII^{ème}, même si les cagots étaient catholiques. Un bel exemple de la tolérance religieuse et surtout de la continuité de l'obscurantisme qui se veut lumière.

A la prochaine !

